

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 17

Artikel: Le feuilleton : la chanson de Madeline : (suite)
Autor: Cornut, Samuel
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-225797>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ronge, je me consume : fournissez-moi davantage de besogne.

Le patron francha les sourcils. Les exigences de Rafiat devenaient excessives et le mettaient dans le plus cruel embarras. Mais comme, après tout, Rafiat n'avait jamais fait preuve de mauvais esprit, qu'il ne demandait pas la tête, en dessous, à ses camarades de bureau, qu'il ne cherchait pas à les pousser à des manifestations déplacées et qui eussent compromis la prospérité de la maison, le patron se montra une fois de plus indulgent et, par bonté d'âme, il accorda à son employé ce que celui-là lui demandait :

— C'est entendu, dit-il, je vous fournirai plus de travail, mais j'espère cette fois que vous serez raisonnable et que vous n'y reviendrez plus.

Cette phrase ne signifiait rien. Le patron l'avait prononcée en souvenir de son père qui la lui avait dite, jadis, chaque fois qu'il avait eu une réprimande à adresser à son fils.

Hélas, le pli était pris.

Rafiat avait eu deux démonstrations successives de la faiblesse à son égard de son patron : il lui eût fallu un caractère héroïque pour n'en pas abuser.

Pourtant, un mois se passa, puis un autre mois encore. Rien de nouveau.

Le patron observait Rafiat. Celui-ci n'était pas naturel, on voyait bien qu'il avait encore une idée de derrière la tête, qu'un orage s'amasait en lui qui finirait par éclater.

Bref, il n'était pas dans son état normal et son attitude inquiétait tout le monde autour de lui. Il bâchait comme un sourd, sans lever la tête, à se tuer.

Enfin, avant-hier, une nouvelle catastrophe se produisit et cette fois, vraiment, Rafiat dépassa un peu trop les bornes permises.

— Patron, supplia-t-il, je gagne trop, vous ne devez pas pouvoir vous y retrouver, diminuez mes appointements de moitié ou sinon j'aurais le regret de vous tirer ma révérence.

Devant cette mise en demeure le patron suffoqua. Une sueur froide perla à son front.

— Je ne gagne pas le quart de ce que vous me donnez, ajouta Rafiat. Je vous vole, cela ne peut pas durer plus longtemps.

Le patron répliqua froidement :

— C'est bien, laissez-moi le temps de réfléchir, je vous rendrai réponse ce soir.

Puis, il téléphona au médecin, le pria de venir examiner un particulier qui donnait des signes évidents de déséquilibre cérébral.

Le médecin arriva.

— Qu'y a-t-il donc ?

— Je vous avais parlé de Rafiat, vous m'aviez conseillé d'attendre, de ne pas le contrarier, son araignée le travaille plus que jamais. Je suis très inquiet à son sujet.

Le docteur examina le pauvre diable, prit sa température, s'informa s'il n'avait jamais eu de méningite ou de typhoïde. Il prescrivit à Rafiat du bromure, des douches et confidentiellement il dit à son patron :

— Il faut avoir égard aux longues années de bons services qu'il vous a données; accordez-lui encore ce qu'il demande, mais, à la première récurrence, mettez-lui la camisole de force.



LA CHANSON DE MADELINE

16

(Suite).

O honte !... Mais, attendez : n'était-elle pas ma cousine, par hasard ? Une cousine, presque une sœur ; c'est une sœur avec qui l'on fait le gentil. On la regarde sans se damner ; on lui parle sans la compromettre ; on l'embrasse, parce que, tout petits, nos deux mères nous l'ont

ordonné. On leur obéit... quinze ans après. Oh ! si je l'avais eue pour cousine !... Mais elle n'était pas ma cousine. Un scrupule d'historien en herbe, une probité de l'esprit qui devait me rendre digne d'élever un jour la voix parmi les savants, me ferma la bouche. J'eus beau chercher dans nos parchemins la permission de l'aimer. J'avais, en lettres gothiques, dressé notre arbre généalogique jusqu'au siècle où les Périer vinrent de France, chassés par la révocation de l'Edit de Nantes. Entre nos deux maisons, pas la plus légère passerelle matrimoniale ; pas même un couloir dérobé. En fait d'ancêtres communs, nous n'avions que papa Noé.

De tous mes persécuteurs, le plus fougueux était le gros Pleaux. A l'austère énergie avec laquelle il me souffletait du nom de Madeline, je crus qu'il n'aimait pas les filles : brune ou blonde, il ne cultivait point cette mauvaise herbe-là. Hélas ! notre fête scolaire du mois de juillet, ce qu'on appelle chez nous les Promotions, devait m'être cruelle : depuis lors, je me suis toujours défié de mon flair d'amoureux !

Ce jour des Promotions, je m'en faisais pourtant un triomphe personnel. Après une brève défaillance, un bon coup de collier m'avait ramené au premier rang de ma classe, et permis d'arracher enfin la place d'honneur à Jules Pleaux ! Victoire éclatante, définitive : le vaincu venait de faire sa première communion, quittait l'école cette année-là. Aussi, le matin des Promotions, au temple, à la distribution des prix, tout rouge d'émotion, je reçus un beau volume doré sur tranche, avec des palmes sur la couverture. Le volume de Pleaux valait cinquante centimes de moins !... Bref, je montais au Capitole...

L'après-midi, tout le monde s'était donné rendez-vous dans une jolie clairière de la forêt de Niallin, une vallécule en forme d'amphithéâtre. On s'y rendait en famille ; parents, enfants, magistrats, confondus en une commune allégresse, faisaient cercle autour de jeux variés, courses, sauts, mât de cocagne ou de collations offertes aux élèves. Les grandes corbeilles de gâteaux passaient dans les rangs, les verres de petit vin blanc circulaient à la ronde. Un tir à l'arbalète réunissait les « grands ». Le but ? Un disque de carton doré, tout hérissé de rayons anguleux : lune ou soleil ? il n'importe. Le décrocher vous faisait roi. Je n'attrapai point la lune, même avec mon carreau d'arbalète ; mais un rayon tomba que je plantai à mon chapeau, comme une plume de chevalier errant.

Alerte ; un appel de fanfare, un vibrant « garde à vous » faisait bondir tout le monde ; pas un pied léger qui ne dévalât vers le bas du vallon ! Ce fut une trombe, une avalanche de valseurs. Au fond de l'amphithéâtre, une enceinte de petits sapins coupés de la veille et fichés dans la pelouse formaient un rond de danse. Dans le gazon ras tondu, où l'on avait aplani les taupinières, de timides marguerites à blanche collerette ouvraient leurs petits yeux jaunes. Jeunes gens, à vos dames ! Ouvrez l'œil, ou l'on vous les prendra ! Et vous, fillettes, quittez les jupes de vos mamans, faites une gentille révérence, et en avant !

Madeline était là, aux côtés de sa tante. Elle avait mis, comme ses compagnes, corsage blanc, jupon vert de Vaudoise, et chapeau à pomme en paille blanche comme en portaient les filles de Montreux. Ses bras nus jaillissaient de courtes manches bouffantes, protégés du soleil par de longs poignets noirs. Aux sons vibrants des cuivres qui préludaient à la danse, ses petits pieds s'agitaient en mesure ; elle brûlait de prendre son élan. Valses, polkas, scottishs, montferines elle les savait toutes sans avoir pris de leçons. Sautillant de-ci, de-là, avec ses compagnes d'école, elle avait appris d'instinct les pas les plus difficiles.

Bien que fort médiocre valseur, je pouvais m'en tirer encore. Allons, puisqu'elle brûle... Et moi donc !... Mais tout ce monde, ce plein amphithéâtre qui nous regarde !... Pendant que je

promenais les yeux autour de moi, avec la peur du ridicule, un premier couple se risquait dans le rond. C'était le dernier de ma classe, qui, bravement, se lançait avec sa petite Montreuse en jupon vert. Et comme l'amphithéâtre battit des mains :

— Comme ils sont gentils ! Voyez, ils rient de tout leur cœur ! disait-on autour de moi.

Et tout l'amphithéâtre riait avec eux, du même rire ingénu ; et d'autres jolis couples d'entrer en danse. Allons, j'allais l'inviter !

Mais voudrait-elle de moi ? Elle n'avait plus l'air de me connaître. Et si j'allais essayer un affront ?

Non, je ne l'inviterais pas !

Entraînante, ensorcelante, endiablée, de tous ses cuivres qu'embrase le soleil de juillet, la fanfare versait dans les cœurs le vin de feu des juvéniles folies. Jeunes, vieux, les magistrats eux-mêmes, frétilant de toute leur ventripotente personne, bref, tout l'amphithéâtre dansait en rond, le greffier Pleaux avec la régente, le régent avec la femme au gendarme, l'assesseur avec la veuve Chaubrenique. On dit même — je n'ai pas constaté le miracle — qu'on a vu Mlle Véronique ébaucher un pas seul et le régent Tové esquisser un sourire...

— Allons, m'écriai-je en moi-même, courons, volons inviter Madeline !

Et je fis un pas en avant, puis deux bonds en arrière : j'avais vu le diable ! Entre elle et moi, se dressait la petite tête triangulaire à binette pointue de Juliane Quenoupe. Les Quenoupe à Cerniat ! Elles venaient prendre part à une fête où personne, certes, ne les conviait. Que diraient ces pies-grièches en me voyant valser ? Il me semblait déjà les entendre :

— C'est ta bonne amie ! C'est ta bonne amie !

Non, non, je ne l'inviterais point !

(A suivre.) Samuel Cornut.

Densité des corps. — Ah ! vous apprenez à conduire, chère mademoiselle ! Je vous en félicite. Et, dites-moi, qu'est-ce qui vous a paru le plus dur, jusqu'ici ?

— Le plus dur ? Je crois bien que c'est un tronc d'arbre et un boute-route.

Cœur tendre. — La vieille marquise du Château-Branlant voudrait faire sa sieste habituelle d'après-dîner, mais une mouche insolente estime que le nez de la marquise doit offrir un dessert délicieux.

La respectable dame, ancienne présidente de la Société protectrice des animaux, trouve cet insecte insupportable, mais ne voudrait pas sa mort. Elle somme son valet de chambre.

— Baptiste ! Voulez-vous attraper cette vilaine mouche. Vous la garderez dans votre main fermée et vous la lâcherez délicatement par la fenêtre du balcon.

— Bien, madame la marquise ! Mais je ferai remarquer à madame la marquise qu'il pleut très fort, en ce moment.

— En ce cas, vous attendrez qu'il ne pleuve plus.

— Bien, madame la marquise. Mais si cela devait durer ?

— En ce cas, vous abritez la pauvre bête avec votre parapluie !

Les jolis trousseaux s'achètent toujours
chez L. BROUSOZ
AU TROUSSEAU MODERNE
MORGES

Timbres-poste pour collections
M. Suter, 11, r. Haldimand, Lausanne
Tél. 34.368
Achat — Vente — Echange
Envois à choix à collectionneurs.
Albums.
Catalogues, Fournitures philatéliques.

Faut pas s'en faire !!!
Se morfondre serait folie,
Mieux vaut vivre que dépasser ..
Au diable : la mélancolie,
Un „DIABLERETS” la fait passer.
Pour la rédaction : J. Bron, édité.
Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.